

idement et à bon prix, les pauvres sont devenus riches, les malheureux sont heureux, ceux qui pleuraient ont essuyé leurs larmes, les hôpitaux sont déserts, il n'y a plus d'œuvres charitables à faire, car il n'y a plus d'infortunés nulle part, les prisons renferment leurs derniers hôtes, la paix, le bonheur, la vertu sont à l'ordre du jour, le véritable âge d'or vient de luire : Vive la reine !

Nous avons appris cette nouvelle en lisant ces jours derniers certains journaux de cette ville. Il est vrai qu'ils n'ont pas donné le détail de notre prospérité ; mais c'était inutile après l'heureux événement qui vient d'arriver. N'avons-nous pas l'opéra, le grand, l'admirable, l'incomparable, l'immortel, le sublime opéra français ? Avec cela que peut-il nous manquer ? Aussi nous invite-t-on à y courir, à y porter le superflu de nos loisirs, de notre argent, dont nous ne savons désormais que faire. Les affaires du pays, les préoccupations politiques, les soucis, les misères, tout a disparu depuis huit jours, on n'entend plus, ou ne lit plus que des bravos, que des invitations à s'amuser, à se divertir, à se jeter à corps perdu dans ce fleuve de plaisir et de bonheur qui coule ici pour tout le monde : le Canada est devenu un Eldorado. Mais demain ?—Eh, qu'importe demain, n'y a-t-il pas ce soir dans un lieu où l'on n'entre que la nuit, quand on ne peut vous reconnaître, comme dans un antre maudit, une fille couverte d'oripeaux, qui chante et qui saute pour de l'argent qu'on lui jette et qu'elle ramasse, pauvre créature, et qui malgré cela fascine certains céladons à travers la fumée huileuse des quinquets. C'est du moins ce qu'un énorme article éditorial (en Europe on a du moins la pudeur de cacher cela dans la légèreté des feuilletons) nous assure en toutes lettres ; et il faut en effet être fasciné pour écrire de ces curiosités là, et nous croirons désormais aux sorts et aux sorciers.—Mais à quoi servent les entrechats et les chansons de ces créatures ?—A quoi cela sert ? y pensez-vous ? à quoi cela sert ? . . . mais cela sert à bien des choses : d'abord . . . attendez un peu, car nous ne sommes pas fascinés, nous allons vous donner du produit de la fascination : cela sert à vous montrer des contrebassiers, des faux-monoyeurs qui n'offriraient que des chœurs sauvages et en rapport avec les personnages, si la *Catharina*, cette belle fille des montagnes, cette bohémienne à l'œil vif (puah !) . . . ne venait jeter des flots de douce harmonie, DES TRAITS DIGNES DES ANGES (malheureux !) . . . à travers les durs accents de ces hommes. . . . Cela sert à vous faire voir les *Mémoires du Diable*. . . (oh ciel !) . . . qui sont une excellente leçon de morale et dont l'audition ne peut qu'affermir chez l'homme (et aussi chez la femme sans doute) les principes vertueux (littéral). Cela sert à montrer aux comédiens ambulans notre sympathie (quel honneur pour nous !). S'il en était autrement, elle (la bande nomade) aurait pour se consoler l'estime de tous les honnêtes gens (TOUS, vous entendez bien ; et ceux qui ne sympathiseront pas avec *Catharina*, *Rigaudin* et *Polichinelle* seront dûment réputés malhonnêtes, pervers, immoraux ; ce seront ceux-là qu'on devra désormais mettre en prison, car les sympathiseurs auront seuls le monopole de la vertu et de l'honnêteté, qu'on reçoit toutes faites dans l'audition des *Mémoires du Diable* au milieu de flots de douce harmonie, avec des traits dignes des anges.) . . . Cela sert à vous familiariser avec la *Fille du Régiment*, *Un Bul du Grand Monde*, *Polichinelle* (Nous vous disions bien que *Polichinelle* était dans cette compagnie-là : nous vous assurons que tout y est ; il n'y manque plus que ce qui nous reste d'argent. Hâtons-nous donc, car ils l'attendent pour partir ; et c'est conscience de faire attendre la *Bohémienne*, et *Rigaudin* et *Polichinelle* : que diront-ils de nous, grand Dieu ! dans les cabarets où ils iront ?) Comprenez-vous à présent à quoi cela sert ?—Mais encore moins.—C'est qu'alors vous n'êtes pas honnête : c'est que vous n'avez ni intelligence ni bon sens ; vous n'êtes pas de votre siècle, et vous ne comprenez pas la gloire et le bonheur des nations. Vous pensez peut-être qu'ils consistent dans ce qu'on appelait ci-devant religion, vertu, morale, industrie, travail, charité, œuvres utiles, arts, sciences, richesses et prospérité matérielle ? Erreurs que tout cela ! La gloire et le bonheur d'un pays, c'est de voir la nuit *Catharina* et *Polichinelle* ; c'est de leur jeter l'argent qu'on a, au lieu de le donner aux pauvres, ou mieux encore à son père et à sa mère qui manquent souvent du nécessaire, à ses petits frères qui marchent pieds nus ; à des œuvres utiles à ses semblables, à son commerce et à ses créanciers. C'est de parler de tout cela pendant le jour, au lieu de travailler comme dans l'ancien temps. C'est de crier BRAVO ! MILLE FOIS BRAVO ! (textuel) sur le bonheur d'avoir à enrichir des gens qui se moquent de nous. C'est de faire rire tous ceux qui sauront cela, de notre outré-oui-

dante naïveté et de notre incroyable admiration pour des acteurs de foire. Voilà où est la gloire et le bonheur d'un peuple tel que nous. Comprenez-vous enfin ?—Moins que jamais.—Mais que vous faut-il donc ?—Mais les pauvres ! ne faut-il pas en prendre soin ?—Et *Catharina* donc ? faut-il qu'elle se couche sans souper ?—Mais les entreprises d'intérêt public, les établissements à doter, le travail, l'agriculture, ne vaut-il pas mieux encourager et soutenir tout cela ?—Mais *Rigaudin* n'a-t-il pas assez travaillé hier, mais n'a-t-il pas un établissement aussi à doter, n'a-t-il pas besoin d'encouragement ?—Mais nos dettes ? tout le monde parle de banqueroutes.—Et ce pauvre *Polichinelle* donc ? croyez-vous qu'il n'a pas de dettes ? n'avez-vous pas pitié de ses bosses et de ses infortunes ? Pour moi j'en ai la larme à l'œil, rien qu'à y penser.—Mais le bon sens, le bon goût, l'étude des lettres et des sciences, allez-vous nous dire que cela ne demande pas plutôt vos éloges que toutes vos comédies ?—Mais vous trouvez tout cela et mieux que tout cela dans les *Mémoires du Diable* : vous y trouvez arts, sciences, sagesse, bon goût, et ce qui est mieux vous aurez les exemples au lieu de préceptes : c'est de la littérature et de la morale en action.—Vous en faites bon marché de la morale.—Oui, de votre vieille morale, à l'usage de nos grands-mères, de la morale comme vous en prêchent vos prêtres ; cette morale-là n'est plus de mise (et nous l'avons réformée : ainsi vous trouverez dans le *Gamin de Paris*, par exemple, la pièce la plus morale du répertoire, comme quoi un fils de famille peut honnêtement dés honorer une famille dans la personne d'une jeune fille. C'est là assurément de la morale en action et qui met bien des gens à l'aise. C'est ainsi que vous trouvez toujours des amoureux et des amoureuses pour héros admirables ; car il ne faut que cette vertu et cette morale là pour en éigne ment au théâtre, les autres sont mises à la réforme.—Mais . . . —Mais si vous ne comprenez pas cette fois, vous êtes un sot en trois lettres.

A la bonne heure ! Mais si cette gloire, et ce bonheur, et cette morale, et ces avantages là sont tout ce qui nous revient des théâtres, (et nous l'avons prouvé) ; si nos jeunes gens vont y apprendre à filer des intrigues, à mépriser les lois de Dieu, les leçons d'une vertueuse mère ; à mettre en défaut la vigilance paternelle ; à se familiariser avec tous les vices ; à perdre le goût du travail, l'amour d'un état calme et heureux dans son obscurité, l'innocence et la paix du cœur ; nous ne voyons pas ce qui peut compenser dans tout cela l'argent dont on les paie. Nous ne voyons pas pourquoi on remplit des colonnes de journaux de choses semblables à celles que nous avons citées ; pourquoi on distribue avec une profusion qui nous couvre de ridicule des éloges à d'obscurs baladins, tandis qu'on n'en trouve pas pour les bonnes et nobles actions qui se font au milieu de nous, pour les œuvres saintes, les généreux sacrifices, les dévouements sublimes, les entreprises d'utilité publique que l'on rencontre à chaque pas en ce pays. Nous ne voyons pas pourquoi cet appel à cors et à cris fait à une population en détresse, en faveur d'une bande de comédiens, comme si la patrie était en danger du moment qu'on n'ira pas remplir la tirelire d'un polichinelle et d'une roucouleuse de fades romances. Nous ne voyons pas pourquoi on n'a de larmes et de sensibilité que pour des infortunes imaginaires, et d'enthousiasme que pour des passions exagérées entrant dans l'âme par tous les sens, et faisant tant et de si déplorables ravages. Assurément ces résultats ne valent pas la peine que l'on se donne en se faisant les apôtres des spectacles et les cornacs d'une comédienne.

Et ce n'était pas assez encore : voici venir une nouvelle chanteuse, annoncée, prônée dans un article à part, à la suite des *Mémoires du Diable* : c'est un phénix, comme bien vous pensez. Mais il en pleut donc cette année des artistes incomparables ? Quelle plantureuse terre que celle du Canada où toutes les figurantes sans emploi, tous les artistes sifflés et resifflés sont sûrs de recevoir des ovations et de l'argent.

Et c'est à trois réclames éditoriales de ce genre que l'on accole, mais à la suite, c'est bien moins important, une correspondance qui nous dit les chastes joies, le bonheur pur du plus touchant des spectacles, celui d'une première communion ; puis d'une translation de reliques de la croix. A côté des comédiennes on voit de jeunes vierges, blanches fleurs de vertu, consacrer leur innocence à l'autel de Marie, jurer anathème à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Mais c'est donc une comédie que vous faites vous aussi ? . . . Mais voyez et réfléchissez donc ; car nous n'osons vous dire tout ce que cette inconscience nous met au cœur.